

ENTREVUES AVEC IBSEN

Pendant les deux séjours que j'ai faits à Christiania, j'ai eu l'occasion quotidienne de rencontrer Henrik Ibsen dans l'hôtel même où je demeurais. Un des hommes du monde qu'il aime le mieux m'avait donné pour lui des lettres affectueuses. Nous avons eu ensemble de longues causeries. Le maître a répondu avec une bienveillance dont je le remercie à des questions nombreuses et précises. C'est que, la glace une fois rompue, il a senti le vrai motif de ma curiosité. Son habituelle défiance a vite jugé qu'elle n'allait point à le compromettre dans un article, mais que je venais vraiment à lui comme un représentant de toute une génération qui l'aime, et attend de lui un de ces gestes qui montrent la route. Au moment de nous séparer, j'ai demandé à Ibsen s'il désirait contrôler avant la publication ce résumé de nos causeries. Il a bien voulu me dire qu'il me laissait toute liberté; un poète n'est pas un théoricien: il se réserve le droit d'évoluer au gré de sa pensée. Il ne veut pas qu'on l'enferme dans des contradictions. Et peut-être Henrik Ibsen a-t-il eu la sensation que mon respect de son effort lui était une sécurité plus efficace que les contrôles.

Il fallait le mettre en confiance; aussi, avant de l'interroger, j'ai tenté de lui expliquer par quels chemins notre jeunesse vient à lui. Ce préambule n'était pas inutile: Ibsen répète volontiers que le goût des Français pour son œuvre a été pour lui la plus inattendue des surprises. Donc, je lui ai retracé dans les grandes lignes les motifs généraux de nos inquiétudes. Presque tous, nous avons été élevés dans la formule du devoir chrétien, dans l'idée du prochain et du sacrifice. Cependant, en face de cette philosophie qui a, dans nos consciences, des racines si fortes, la science a proclamé le principe de la concurrence vitale. Si nous continuons à offrir la joue au soufflet, à nous embarrasser de la souffrance des autres, à nous effacer dans les partis, ceux qui ont au cœur l'amour du prochain et l'idée du devoir seront bientôt mis tout à fait en dehors du gouvernement de la terre.

Nous sentons cruellement que le christianisme est, par certains côtés, une doctrine d'abstention orientale; nous souffrons de l'infériorité qu'il nous impose dans la lutte pour la vie, et pourtant nous ne voulons point devenir des struggleforlifers tout à fait

déléstés du devoir. Dans cette perplexité, nous avons lu avec passion les romanciers russes. Ils nous ont captivés par l'audace de leurs analyses psychiques, par tout cet inconnu de l'homme qu'ils nous découvraient. Ils nous ont déçus au moment de conclure: nous les avons vu sombrer dans une pitié inactive, parfois sadique, voluptueuse comme la morphine, mais incapable de servir de base à l'idée du devoir moderne.

C'est alors que nous avons commencé d'entendre prononcer, par les Allemands et par les Anglais, le nom d'Henrik Ibsen. Celui-là, disait-on, recherchait la vérité avec une passion à laquelle aucun respect philosophique, politique ou religieux ne mettait des bornes. Il allait devant lui, sourd aux imprécations, indifférent aux haines, et pourtant il parlait souvent de la *mission de l'écrivain*, de ce devoir de franchise qui est le lot des esprits supérieurs. Tout de suite, notre curiosité fut attirée, et fixée par la lecture de quelques traductions. Nous sacrifîmes sans hésiter au nouvel apôtre, notre goût des plans bien ordonnés, des idées claires, pour l'amour de cette pierre philosophale que nous espérions trouver dans son creuset, parmi les cendres.

— Voilà, dis-je à Ibsen, comment vous êtes goûté à Paris. Il y a du fanatisme dans le culte que vos dévots vous rendent. Que vous y consentiez ou non, ils ont fait de vous un oracle, et, encore qu'ils ne se lassent pas de retourner les nîmes que vous leur proposez, ils essaient tout bas que, un jour, vous vous expliquerez plus clairement. S'ils l'osaient, ils vous diraient que c'est votre devoir.

Ibsen sourit:

— Personne, dit-il, n'a de mission dans le monde, et si ce n'est une joie de voir que beaucoup de gens viennent à ma pensée, je n'ai vraiment jamais songé qu'à moi-même. Chacun de nous est la résultante nécessaire de ses hérédités, du milieu où il a vécu, de l'éducation qu'il a reçue, et la vérité dont cet être, si individuel, est capable, demeure une vérité toute particulière. On ne peut songer sans déraison à imposer son voisin une solution qui ne vaut que pour nous-mêmes.

Cette profession de foi nettement déterministe ne cadre pas avec tout ce que le poète a écrit. Mais elle donne, à l'heure qu'il est, l'exact diapason de sa pensée. Certes, quand il composa les *Revenants*, Ibsen croyait que l'éclat de la vérité est irrésistible, qu'il attire les hommes, comme un phare rallie les oiseaux dans la nuit. Mais l'aventure de cette pièce, le scandale de la représentation, les polémiques, la persistance de

rancunes, qui, encore à l'heure qu'il est, rendent une reprise des *Revenants* impossible sur le théâtre de Christiania, tout ce concert d'injures, violentes ou mesquines, éceura le poète. Il songea que *peut-être les hommes n'aiment pas la vérité, mais seulement ses apparences*, et il écrivit le *Canard sauvage*, qui est la satire de tout ce qu'il a rêvé, un éclat de rire sur lui-même et sur son optimisme, un douloureux égorgement de ses illusions. Dans cette pièce-là, il n'y a pas une personne qui ne mente, d'abord aux autres, et, ce qui est pis, à soi-même. Le cynique lui-même n'est pas sincère, il se fait plus mauvais qu'il n'est: il tire de ses vices plus de fierté que de jouissance.

Le *Canard sauvage* a brillamment réussi auprès du public, mais il a un instant désorienté ceux qui, comparant cette pièce aux œuvres précédentes du poète, cherchaient à en dégager, sinon un enseignement, au moins une philosophie.

Ils se sont demandé si, une fois de plus, Ibsen ne brûlait pas ce qu'il avait adoré: l'ironie du Maître scandinave n'a rien d'extérieur, et qui avertisse; un moment elle a fait si étroitement corps avec sa pensée, que les disciples ont pu la confondre avec cette pensée même. C'est seulement des mélancoliques somnolents de *Solness* que l'on juge ce passé avec justice.

— Si peu doués, ai-je dit à Ibsen, si peu doués que nous soyions pour déchiffrer des symboles, nous avons bien senti que c'était vous-même, ce constructeur qui élève des tours sur toutes les maisons qu'il édifie; et quand notre rêverie s'arrête sur des phrases comme cette parole que vous placez dans la bouche de Solness: « J'ai rêvé de construire des demeures claires où les hommes seraient bien pour vivre; où père, mère et enfants passeraient leur existence dans l'heureuse certitude qu'il est doux d'être sur la terre et de s'appartenir les uns aux autres dans les petites choses comme dans les grandes », alors nous songeons que peut-être vous n'avez point toujours eu le même sourire d'ironie devant cette question: L'homme de pensée a-t-il une mission? Nous nous demandons si vous aussi, jadis, vous n'avez pas rêvé de bâtir de beaux systèmes où la vie serait moins dure pour vos frères les hommes. Qui sait si la mélancolie de Solness, si cette certitude déterministe où nous nous trouvons aujourd'hui, n'est pas le regret d'un écrivain qui, sur la fin de sa carrière, regrette de voir que l'effort d'une pensée, même générale, a si peu d'action sur une génération d'hommes.

Ibsen répondit:

— Rappelez-vous que Solness ne prononce pas seulement les paroles que vous avez rapportées, mais celles-ci encore : « Peut-être que les hommes ne désirent plus qu'on leur bâtisse des foyers. »

Là-dessus, il y eut un silence, puis le poète dit :

— Vraiment, je suis heureux d'être si bien compris en France.

Et, une seconde, il s'attendrit.

Je dois à cette minute d'émotion, rare chez le vieux Maître, les franches explications qu'il a bien voulu me donner sur le sens mystique de Solness.

C'est bien lui-même, ce constructeur qui a osé élever des tours dans les airs, à des hauteurs où les autres hommes n'avaient pas monté. Mais le scepticisme est entré dans le cœur de cet homme que la foi avait fait si audacieux. Voici qu'il n'ose plus monter pour attacher le drapeau au faite de ces charpentes que l'on édifie d'après ses plans. Et c'est dans cet état d'âme, douloureux entre tous, où l'homme s'écroule par le dedans, sur soi-même, que Solness reçoit la visite de Hilde.

Sous les traits d'une jeune Norvégienne à qui le grand constructeur a promis, quand elle était fillette, de lui bâtir, un jour, un château en Espagne, Hilde est la Jeunesse. Solness a assigné une date à l'exécution de ses promesses, et, à ce rendez-vous-là, Hilde vient.

— Est-il vrai, dit-elle, que tu n'oses plus monter au faite des maisons que tu construis ?

— Non, dit Solness ; maintenant, j'ai le vertige. Autrefois, les monuments que j'édifiais n'étaient que des tours d'église. Et, quand la tour était finie, je montais en haut, je rendais grâce à Dieu. Aujourd'hui, si je montais au sommet des édifices que je bâtis, ce serait pour dire à Dieu : « Je me passe de toi. Tu m'as dupé. Tu ne m'as pas donné le bonheur. Désormais, je veux vivre comme un païen. »

Et alors la Jeunesse regarde le vieux Maître dans les yeux et elle murmure la bouche tout près de sa bouche :

— Ose monter encore une fois au sommet de ta tour ; dis cela à Dieu, et moi je t'aimerai.

Solness a promis et il est amoureux. Il monte mais la foi lui manque, le vertige le prend, il tombe, il meurt aux pieds de Hilde.

— Peu importe, dit-elle, hors d'elle-même, triomphante. Peu importe... Il a atteint le sommet.

Le sens de l'allégorie ainsi filtrée et précisée est assez clair. Toutefois, je demandai des explications au Maître sur cette parole de Solness : « Je veux

vivre comme un païen. » Je m'informai si c'était là le mot que je devais emporter comme une conclusion de notre entretien, le testament de Solness à Hilde.

Je résume ici, aussi précisément que je le puis, la réponse d'Ibsen et toute notre dernière causerie.

Notre humanité civilisée se divise, à l'heure qu'il est, en deux groupes : les chrétiens et ceux qu'Ibsen appelle d'un vieux nom scandinave : les *vikings*. « Dans les *Sagas*, dit Solness, il est question de ces vikings, qui faisaient voile vers les pays lointains où ils allaient piller, incendier, tuer les hommes et enlever les femmes... C'étaient là des gaillards à conscience robuste ! Quand ils rentraient chez eux, ils pouvaient manger et boire. Et ils étaient avec cela gais comme des enfants. Et les femmes, donc ! Souvent, elles ne voulaient plus les quitter. » Otez à ce viking sa cotte de maille et sa gaffe normande, il est là, vivant debout à côté de nous : il s'appelle le *struggleforlifer*.

Tel quel, le poète l'admire parce que c'est un « homme complet », un être qui a osé, ayant choisi la route de l'instinct, aller au bout de son instinct. Nulle part, Ibsen ne dit que celui-ci soit meilleur que le chrétien ; mais le fond de sa pensée, c'est que le franc viking vaut mieux que le demi-chrétien, qu'un Solness qui a la conscience malade, qui ne peut s'affranchir de l'idée du devoir et qui, tout de même, n'obéit pas aux commandements du devoir. Cet homme moyen, cet homme qui s'appelle foule, est le pire de tous. Faux vikings que les remords visitent, ou chrétiens chancelants qui, au milieu de leur sacrifice, louchent du côté des joies de l'instinct, le poète les hait et les méprise également, parce que le mensonge les habite et que, si on les laisse faire, ils éterniseront les doutes où nous nous débattons.

Quel doit être, dans ces circonstances morales, l'acte d'un écrivain dont toute une génération attend un signe ?

Ibsen est trop profondément attaché à cette pensée : « Il n'y a que des vérités individuelles », pour prendre un parti dans le débat. Il ne sait pas si l'humanité voudra être chrétienne ou viking ; il ne sait pas si l'humanité a intérêt à être ceci ou cela ; mais il est sûr qu'il est urgent d'obliger tout homme à conquérir la vérité pour soi-même. Le jour où chacun aura fait son examen de conscience et choisi la voie qui est la sienne, on se comptera, il se fera une résultante de toutes ces forces, et l'humanité civilisée qui, à cette heure pieuse sur place, se remettra en route. Qu'elle s'oriente dans le sens de l'in-

stinct ou dans le sens du devoir, peu importe. Elle ne fera son salut que si elle a été sincère avec soi-même.

On voit donc à quoi se borne le rôle du poète : il ne sera pas un prédicateur ; il sera un excitateur de cette indifférence où sont les hommes des pensées qui les intéressent le plus. Il ne leur apportera pas une solution générale à des problèmes qui sont particuliers. Il prendra, au contraire, grand soin d'éviter toute conclusion dogmatique. Son but sera atteint si, une fois le livre fermé, le lecteur entre en rêverie, si, tandis qu'il se demande : « Qu'est-ce donc que cet homme a voulu dire ? » il découvre ce qui est la vérité pour lui-même.

Ainsi comprise, l'audition du drame ibsenien se rapproche de l'audition musicale. Mais, tandis que les sons ne vont qu'à émouvoir le cœur, les mots sollicitent les idées, et le poète qui a renoncé à imposer ses opinions à la foule retrouve toute sa grandeur dans le rôle d'évoca-

teur de la vérité. Telle est l'ambition d'Ibsen parmi les hommes. Du haut de la tour de Solness, il crie à ceux qui l'entourent : « Je ne suis pas le prophète, je n'apporte pas la vérité. Mais je vous dis : elle est dans chacun de vous. Osez la découvrir. »

HUGUES LE ROUX.

AU PAYS D'IBSEN

X

J'ai sous les yeux l'article où j'esquisse en deux lignes ma première vue d'Henrik Ibsen :

« Un monsieur, renversé dans un fauteuil, lisait un journal allemand, grand ouvert ; je n'apercevais que son chapeau et la semelle de ses bottines. On m'avertit que c'était Ibsen, mais je ne désirai pas l'aborder en cette minute. Je voulais prendre sensation de son pays avant de nouer la causerie. »

Il est facile d'être sage en projet : je n'eus pas la patience d'attendre mon retour à Christiania pour me rapprocher du vieux Maître. Quand j'eus parcouru la ville du haut en bas, visité toutes les écoles, tous les musées, tous les quartiers populaires, tous les lieux de plaisir, tous les cimetières, il me sembla que j'étais prêt pour affronter le sphinx. Et je suis venu, après tant d'autres, lui demander le secret de l'énigme. A-t-il daigné parler clairement et préciser sa pensée ? Les lecteurs du *Journal* en jugeront demain. Je ne veux donner

aujourd'hui que des détails pittoresques sur l'écrivain qui, adoré ou nié, s'impose à l'attention de toute l'Europe. L'homme est toujours un commentaire de l'œuvre, un idéal ou une caricature de son effort.

Henrick Ibsen a eu à se plaindre, dans ces dernières années, de l'indiscrétion avec laquelle sa pensée a été travestie ou trahie par des reporters qu'il avait un peu imprudemment accueillis. Peut-être ne fallait-il rien moins qu'une chaude lettre de son ami Georges Brandès pour l'amener à déposer le journal derrière lequel il se cache, comme Galathée derrière les saules. Mais cette défiance une fois détendue, si on ne l'attaque point brutalement par des questions trop directes, si on commence la conversation par des généralités prudentes, qui se précisent avec les réponses, et, à la fin, cernent l'oracle, alors le Maître parle et il s'explique avec une franchise à laquelle des dédains coutumiers donnent tout son prix.

Vous n'avez point besoin qu'on vous pousse le coude dans la rue pour vous avertir que ce monsieur qui passe est Henrik Ibsen. Il n'y a guère dans Christiania, une vitrine de libraire où le portrait du grand homme ne trône entre les cascades et les glaciers norvégiens. Et il est merveilleusement pareil à ses photographies. Notez bien la nuance, je vous prie. Ce n'est point ces images qui sont formées à la ressemblance du philosophe, c'est lui qui semble s'être modelé sur elles. Il leur a emprunté leur expression immobile, leurs gestes figés. Il n'y a, dans cette face encadrée par la coupe de la barbe, que deux traits vraiment vivants : la bouche et les yeux.

D'ailleurs, pour juger ce visage, il faut dégager la tête de cette forêt de cheveux qui la coiffent comme une perruque à marteaux ; surtout, il faut émonder cette mousse des favoris blancs qui semblent quelque boa de ces plumes légères dont les femmes se sont fait, ces temps-ci, des collerettes d'hiver. Alors, le masque s'affirme. La bouche mince apparaît sans lèvres supérieures ; si l'on aperçoit l'autre, c'est qu'une nuance de mépris la découvre. Les rides profondes qui, de chaque côté, descendent de l'aile du nez aux commissures, aggravent ce caractère de sécheresse aiguë. La tête tourne volontiers sur l'épaule, comme dans le portrait que le Danois Erik a peint à Rome, en 1879.

Dans cette posture, les yeux abrités par les verres vous regardent de coin. Cela accentue l'expression de hautaine défiance qui est comme la résultante de cette physionomie. L'éclat des yeux est

si vil, malgré l'âge et la fatigue générale du corps, qu'on a peine à noter leur nuance indécise. La lumière absorbe ici la couleur. La légère contraction des sourcils au-dessus des lunettes accroît encore l'expression de mécontentement. Elle finit de donner à toute l'âme du visage, quelque chose d'hostile, d'intransigeant, d'irréductible, d'implacable. Au-dessus de cette froideur agressive, le front est beau; il bombe comme celui d'Hugo et de Beethoven, dans la sérénité des pensées libres.

Debout, Ibsen est de petite taille, un peu au-dessous de la moyenne. Le volume considérable de sa tête, élargie par la broussaille des favoris et des cheveux, la longueur des redingotes, descendues jusqu'au genoux et toujours hermétiquement boutonnées, qu'il porte avec la cravate blanche par goût de la dignité doctorale, le rapetissent encore. Les pas d'enfant qu'il fait, sous ce long buste, achèvent de donner à sa démarche une surprenante raideur; cela va jusqu'à l'ankylose des mariionnettes; mais pour peu qu'on s'approche et qu'on regarde, toute pensée caricaturale s'évanouit. On sent que cet homme qui passe s'est redressé sous le destin: il ne pliera plus.

Deux fois par jour, une au moins, régulièrement, il sort du magnifique pâté de maisons de Victoria Terrasse, d'où ses fenêtres découvrent le fiord, toute la rade. Une main dans le dos, l'autre appuyée à son parapluie, luisant d'un coup de brosse soigneux comme un astiquage militaire, la tête tantôt baissée, tantôt relevée très haut, en l'air, comme pour apercevoir les nuages sous les lunettes, Henrik Ibsen se dirige de sa maison au Grand-Hôtel, en ligne droite. On dirait une de ces figures, capucin ou chasseur, que l'artifice d'une corde barométrique fait sortir d'une tourelle pour annoncer le beau temps. Si des passants se trouvent sur le passage du Maître, ils s'écartent à la hâte et avec respect. Si c'est une voiture, un tramway qui barre la route, Ibsen n'esquisse pas un mouvement à droite ou à gauche pour éviter l'obstacle en déviant de son chemin. Il s'arrête et il attend. Il a de la boue (fréquente dans ce pays-là) une inquiétude tout à fait comique; le souci de la tenue qui lui a fait arborer, dans le portrait d'Érik, sa brochette de décorations ne l'abandonne jamais, dès qu'il se sent observé.

Toutes les fois que nous avons conversé, son premier soin, après quelques paroles courtoises, était pour l'ébouriffement de ses cheveux. D'un geste, toujours le même, il tirait de sa poche un peigne formidable, et pan, pan, pan, en quatre coups, il remettait à leur place historique les pointes de ses favo-

ris, les ailes de ses cheveux. Une fois, comme il parlait du déterminisme avec une singulière aigreur de pensée, je le vis s'arrêter soudain, et une terrible moue de mécontentement fit avancer sa lèvre inférieure: il venait de s'apercevoir qu'un des boutons de sa redingote flanchait au bout du fil. Si je note ces détails infiniment petits, c'est qu'ils font un contraste caractéristique avec l'habitude de nos écrivains. Leur fantaisie d'artiste les porte pour la plupart à un certain laisser-aller de tenue qui, à l'occasion, n'exclut pas la recherche. Surtout, ils évitent comme le déshonneur de ressembler à un notaire endimanché, à un chef de bureau, à un magistrat.

L'idéal correct du maître norvégien est celui de toute sa race: la bonne tenue bourgeoise, cossue dans l'épaisseur du drap, cérémonieuse dans la cravate de batiste. Ce n'est pas, « cher Maître » qu'il veut qu'on l'appelle; ce n'est même pas « cher grand Maître »; c'est *Monsieur le Docteur*. Il a un titre, un diplôme, comme il a une cravate blanche, comme il a des décorations, et, alors que son génie le met hors du rang, il se complait dans ces conventions de garde-robe, dans ces petites niaiseries de mandarinat. Singulier exemple, dira-t-on, des contradictions de l'homme! Qui sait si ces contrastes n'ont point dans le caractère une utilité de contrepoids. « Comme un homme ne peut avoir qu'une hardiesse dans sa vie, disait Ernest Renan, j'ai été chaste. » De même, le destin a voulu qu'Ibsen, le révolutionnaire, épuisât dans l'estime du doctorat et des cravates de batiste, sa courte provision de respect.

HUGUES LE ROUX.

de d'Argenteuil.

Un jour, à reconstituer l'existence de la baignoire près la mort de Marat, le mobilier du com-
at, dit un rédacteur de la *République fran-*
publié le 10 août 1885, le juge de paix de la
s avoir apposé les scellés dans l'appartement
de Médecine, vint procéder à l'inventaire
qui figurent sur cet inventaire très détaillé,
l'orthèque, deux sphères, une boîte renfermant
il n'est pas question de baignoire. Marat se
ine de chez le loueur le plus voisin, lorsqu'il
bain. »

teur du musée Carnavalet, l'homme le plus
de Paris, avait eu, dit-on, l'an dernier,

Dhalons-sur-mer, Royes,
ars, Eu, Pontivy, Bonneville,
scio, etc.

and nombre de villes, la ma-
pris un caractère particuliè-

t. bèches que nous envoient à
respondants:

r-Mer, la ville est entière-
de drapeaux. Dans le
âtiments ont hissé leurs
Comité de la Presse s'est
bord des deux voiliers russes
Ausger, a offert le champagne
pages et les a conviés à un con-
fir même.

criptions sont ouvertes à Bou-
u Havre pour offrir un souvenir
Avelian et à ses marins.

aucune manifestation officielle
lieu à Calais, nombre de maisons
re les couleurs nationales et les
russes. Une retraite aux flam-
ie d'une sérénade, a eu lieu

Laon est brillamment déco-
soirée, illuminations, re-
beaux.

me est au comble à Rennes.
générales et spontanées; une
lambeaux parcourt la ville
On acclame l'hymne russe.

Tarve, accompagné
s'est rendu chez le consu-
ai présenter les homma-
tion havraise. Des toasts
a tsar et au peuple russe,
la France.

matin, Bordeaux était le
at illumine. Des groupes
ourent les rues en chan-
taise et l'hymne russe. La
fait distribuer pour 10,000
s et d'effets par les bureaux
e. Une représentation de
née au théâtre.

est en fête. La joie déborde:
té militaire a pris part à la ma-
en faisant décorer les ca-

aux flambeaux, puis feu d'arti-
minations générales à Biarritz.
du Casino joue l'hymne russe.
eux assistants écoutent de-
eux, le grand-duc Alexis, le
tenberg, le prince Troubetz-
Obolinski, qui réclament la

nifestation sympathique de-
ulat de Russie, aubade. Au
quête est faite en faveur des
saufrage de la *Roussalka*.

monuments nationaux et mani-
les établissements publics,
maisons sont brillamment pa-
minées à Beziers.

herbourg, Calais ont ouvert
tions pour offrir un souvenir
vellan.

préfet des Bouches-du-Rhône,
de délégations du Conseil gé-
partements, du Conseil muni-
seille et de plusieurs Conseils
du département, a rendu vi-
al Avelian et lui a demandé
se rendit à Marseille.